

# *Libretto*



NATHANIEL HAWTHORNE

CONTES  
ÉTRANGES

Choisis et traduits de l'anglais (États-Unis) par  
ÉDOUARD-AUGUSTE SPOLL

*libretto*

© Libella, Paris, 2018.

ISBN: 978-2-36914-436-6

Nathaniel Hawthorne est né à Salem en 1804 dans une famille puritaine qui avait pris une part active à la chasse aux sorcières au XVII<sup>e</sup> siècle et, plus tard, à la persécution des Quakers. Très tôt orphelin de père, il grandit loin du monde, élevé par une mère que son veuvage a rendue austère. Ses premières tentatives littéraires sont des échecs et il lui faut attendre 1850 et le succès de *La Lettre écarlate* pour être consacré. Suivront des chefs-d'œuvre tels que *La Maison aux sept pignons* (1851), *Valjoie* (1852) ou encore *Le Faune de marbre* (1860). Il est en outre l'auteur de nombreuses nouvelles parmi lesquelles *Le Voile noir du pasteur* (1832), *Mr Wakefield* (1835), *La Marque de naissance* (1843), *L'Image de neige* (1850), *Le Paradis des enfants* (1851) et *Le Minotaure* (1853). Nommé consul à Liverpool en 1853, il séjourne quelques années en Europe. De retour aux États-Unis, il se bat contre la maladie pour continuer à écrire ; il meurt à Plymouth en 1864.

Maître américain du « gothique provincial », son traitement de la condition humaine et son analyse de la société puritaine font de Hawthorne l'un des plus grands auteurs de la littérature américaine.



## NOTE DE L'ÉDITEUR

Les lecteurs français connaissent mal l'œuvre de Nathaniel Hawthorne en dépit de la place essentielle qu'elle occupe dans l'histoire de la littérature américaine. Longtemps considérée comme hermétique, cette œuvre n'était *a priori* réservée qu'à une minorité de lecteurs « initiés ».

Les seize contes réunis dans ce volume ont été rédigés au cours des vingt années qui précèdent la publication de son chef-d'œuvre *La Lettre écarlate* (1850). Dans ces contes qui puisent leur source dans les légendes et les histoires que Hawthorne entendit alors qu'il n'était qu'un enfant, la prégnance d'une littérature orale se fait le creuset d'une mythologie nationale.

Ses premiers essais littéraires sont publiés dans des périodiques avant d'être réunis en deux séries en 1837 et en 1842 sous le titre *Twice Told Tales*, traduit en français par *Contes racontés deux fois*.

La critique a toujours essayé d'établir un parallèle entre les histoires de Nathaniel Hawthorne et celles d'Edgar Allan Poe. Rivaux en gloire, tous deux immenses écrivains, fondateurs d'une littérature américaine, leurs œuvres diffèrent cependant quant à leurs enjeux et aux procédés qu'elles utilisent.

## CONTES ÉTRANGES

Les choix établis ici par Édouard-Auguste Spoll mettent en lumière les différentes facettes du talent de Nathaniel Hawthorne et constituent une bonne entrée en matière. Cette traduction parut en France en 1876 aux éditions Michel Lévy à Paris.

## SOMMAIRE

La Marque de naissance (1843 <sup>1</sup> )	13
La Fille aux poisons (1844)	33
La Grande Figure de pierre (1850)	67
Le Trésor (1838)	89
L'Expérience du Dr Heidegger (1837)	115
L'Image de neige (1850)	137
La Combe des trois collines (1830)	155
L'Amour du beau (1844)	161
Les Caprices du sort (1837)	189
La Promenade de la petite Annie (1835)	197
La Statue de bois (1844)	207
Le Voyage de noce (1837)	221
Mr Wakefield (1835)	231
La Catastrophe de Mr Higginbotham (1837)	243
La Grande Escarboucle (1835)	259
Les Portraits prophétiques (1837)	277

1. Les dates entre parenthèses correspondent à l'année de la première publication en revue.



## LA MARQUE DE NAISSANCE

Vers la fin du siècle dernier vivait un savant naturaliste qui, peu de temps avant l'époque où commence notre récit, avait fait une expérience sur une affinité morale un peu plus attrayante que l'affinité chimique. Il avait un jour laissé son laboratoire aux mains d'un praticien, lavé sur ses doigts la trace des acides et des réactifs de toute nature, et enfin persuadé une ravissante créature de devenir sa compagne.

Dans ce temps-là, alors que la découverte récente de l'électricité et des importants phénomènes qui s'y rattachent semblait donner à l'homme le don des miracles, il n'était point rare que l'amour de la science et celui de la femme rivalisent de profondeur et d'absorbante énergie. De puissants esprits mettaient leur intelligence, leur génie, leur cœur même à la recherche de l'inconnu, dans l'orgueilleux espoir que le philosophe, vainqueur un jour dans sa lutte avec la matière, parviendrait à saisir le secret des causes efficientes et deviendrait créateur à son tour. Nous ne savons trop si notre chimiste avait une telle confiance dans le futur pouvoir de l'homme sur la nature ; cependant il s'était dévoué sans réserve à ses études scientifiques, et trop entièrement pour qu'une autre passion pût l'en détourner. Son amour pour sa jeune femme aurait donc été subordonné à la soif de la science, si, par un

singulier phénomène psychologique, il n'avait fait de cet amour même un des objets de ses expériences, et par là rendu plus forte sa passion dominante.

Un jour, très peu de temps après leur mariage, Aylimer s'assit en regardant sa femme d'un air assez embarrassé, et, après un long silence indiquant la peine qu'il avait à entamer le chapitre, il finit par lui dire :

– Georgina, est-ce qu'il ne vous est jamais venu à l'idée de faire disparaître cette marque que vous avez à la joue ?

– Non, répondit-elle en souriant – mais, s'apercevant du sérieux avec lequel son mari lui adressait cette question, elle se prit à rougir et ajouta : À vous dire vrai, on m'a bien souvent répété que c'était un agrément, une sorte de grain de beauté, et j'ai toujours pensé qu'il valait mieux la laisser dans cet état.

– Ce serait peut-être vrai pour une autre figure, ma chère Georgina, reprit le mari, mais jamais pour la vôtre. Vous êtes sortie si parfaite des mains de la nature, que cette petite tache, qu'on balance à appeler défaut ou beauté, me choque absolument comme une marque visible de l'imperfection humaine.

– Vous choque, monsieur ? s'écria Georgina visiblement offensée ; pourquoi m'avez-vous enlevée d'auprès de ma mère ? Comment pouvez-vous aimer ce qui vous choque ?

Afin d'expliquer le sens de cette conversation, il convient d'apprendre au lecteur que la jeune femme avait, au milieu de la joue gauche, une marque singulière qui paraissait imprimée entre la chair et l'épiderme. Cette marque affectait une teinte cramoisie qui disparaissait presque sous les roses de son teint, et même on ne la pouvait distinguer lorsque le sang lui montait au visage ; mais si, par une émotion quelconque, elle venait à pâlir, la marque semblait une fleur de pourpre sur un tapis de neige, comparaison que son mari ne man-

quait jamais de faire. Elle présentait la plus grande ressemblance avec une main humaine : mais, à vrai dire, une main de Pygmée. Les amoureux de Georgina avaient accoutumé de dire qu'à l'heure de sa naissance une petite fée avait posé sa main sur son mignon visage, et que l'empreinte en était restée comme un témoignage du don qu'elle lui faisait de régner sur les cœurs. Bien des soupirants évincés eussent payé de leur vie le privilège d'appuyer leurs lèvres sur cette marque mystérieuse. D'autre part, des gens malintentionnés – il est vrai que c'étaient des personnes de son sexe – affirmaient que la main de sang, comme elles s'obstinaient à l'appeler, détruisait toute la beauté de Georgina et la rendait presque hideuse ; mais autant aurait valu dire que ces veines bleuâtres qu'on voit courir sous l'épiderme marmoréen des statues de Carrare peuvent enlaidir une Vénus. Les observateurs appartenant à la moins belle moitié du genre humain n'en admiraient pas moins la radieuse beauté de la jeune fille ; mais ils pensaient parfois en eux-mêmes que, si elle était leur femme, ils feraient tout pour faire disparaître cette marque, afin qu'il y eût au monde un exemple vivant d'une beauté parfaite et sans défaut. Peu de jours après son mariage, Aylimer s'aperçut qu'il était dans ce cas.

Si sa femme eût été moins belle, il eût pu sentir son affection s'accroître par la gentillesse de cette petite menotte, tantôt vaguement dessinée, tantôt disparaissant tout à fait, ou devenant d'un rouge intense, lorsque la moindre émotion précipitait les battements de son cœur. Mais au lieu d'y voir une perfection, Aylimer y voyait, au contraire, un défaut de jour en jour plus intolérable. C'était, selon lui, le signe fatal que la nature imprime sous la forme qu'il lui plaît, et d'une manière indélébile, à toutes ses créatures ; comme pour indiquer que, soumises à la loi commune, elles sont périssables,

ou que leur perfection ne peut être atteinte qu'à force de labeur et de peine. La main de pourpre semblait l'empreinte fatale de la mort, qui, lente mais inévitable, saisit un jour ou l'autre dans ses griffes l'être le plus parfait comme le plus vil pour les réduire en une même poussière. Peu à peu, à force de creuser ce sujet plein d'amertume, Aylimer finit par considérer la marque de naissance comme le symbole visible du lien secret qui rattachait sa céleste compagne à la douleur et à la mort, et cet imperceptible signe lui causa bientôt plus de trouble et d'horreur que jamais la beauté de Georgina n'avait apporté de plaisir à ses sens ou à son imagination.

Dans les moments, hélas ! trop rares où il croyait goûter un bonheur sans mélange – assurément en dépit de lui-même –, il revenait sans en avoir conscience sur ce triste sujet, qui, dans le principe à peu près insignifiant, devint à la fin le centre de toutes ses pensées.

Lorsque l'aurore venait se jouer dans les plis de ses rideaux et l'arracher au sommeil, son premier regard était pour la gracieuse figure de Georgina, où s'étalait la maudite marque ; et lorsque, le soir, assis côte à côte, ils devisaient auprès du foyer, ses yeux se portaient encore à la dérobée sur la joue de sa femme, où il croyait voir, à la clarté vacillante de la flamme, le spectre de la main sanglante, stigmaté éternel de l'objet de son adoration.

Georgina tressaillit involontairement sous le regard de son mari, dont un seul coup d'œil suffisait pour changer les roses de son teint en une pâleur mortelle, sur laquelle ressortait la main de pourpre, comme un bas-relief de rubis sur le marbre de Paros.

Un jour que l'ombre du crépuscule dissimulait en s'épaississant la tache de sa joue, la pauvre femme osa la première aborder résolument ce triste propos.

– Vous souvenez-vous, mon cher Aylimer, dit-elle avec un faible sourire, avez-vous souvenir d'un songe que vous eûtes la nuit dernière, à propos de cette odieuse main ?

– Non, pas le moins du monde, répondit Aylimer avec précipitation. Je puis bien, ajouta-t-il en cachant son émotion sous une froideur apparente, je puis bien en avoir rêvé, car avant de m'endormir j'y avais fortement songé.

– C'est ce qui est arrivé, se hâta de dire Georgina, craignant que ses sanglots mal comprimés ne l'interrompissent.

– En effet, j'ai le vague souvenir d'un rêve affreux.

– Comment avez-vous pu l'oublier ?

– Il vaut mieux, je crois, ma chère, ne point nous appesantir sur ce sujet.

– Pardon, mon ami, réunissez bien vos souvenirs, il faut vous rappeler ce rêve.

Triste état que celui de notre âme, lorsqu'elle est obsédée par les sombres fantômes du sommeil, effrayants précurseurs des mystères de la mort. Aylimer se rappelait son rêve. Il lui avait semblé qu'en compagnie de son aide Aminadab il essayait d'enlever la marque de naissance, mais, à mesure qu'il enfonçait l'instrument, la main semblait fuir le tranchant de l'acier, se réfugiant toujours plus avant, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le cœur de Georgina, où elle s'était cramponnée avec une telle violence qu'il avait dû employer la force pour l'en arracher.

Lorsque ce rêve se fut représenté à son esprit dans ses moindres détails, Aylimer se sentit instinctivement coupable envers sa femme. Souvent un rêve nous dévoile plus nettement l'état de notre esprit que la réflexion ne le pourrait faire durant l'état de veille.

Il ne s'était pas encore rendu un compte exact de l'influence exercée sur lui par cette idée dont la persistance

menaçait de le poursuivre jusqu'à ce qu'il eût satisfait son irrésistible envie.

– Aylimer, reprit solennellement la pauvre Georgina, je ne sais ce qu'il nous en coûtera pour faire disparaître cette marque fatale, peut-être me laissera-t-elle quelque difformité incurable, peut-être aussi a-t-elle une secrète relation avec le principe de mon existence. Enfin il n'est même pas certain que vous puissiez effacer ce signe dont l'empreinte s'est gravée sur mon visage dans le sein maternel.

– J'ai beaucoup réfléchi sur ce sujet, interrompit le chimiste, et la réussite de cette expérience ne me semble pas douteuse.

– S'il y en a la moindre probabilité, répondit la jeune femme, essayez : quel que soit le risque à courir, le danger ne me saurait effrayer ; tant que cette marque me rendra pour vous un objet de répulsion, la vie ne pourra m'être qu'à charge, et je ne saurai la regretter. Enlevez-moi cette odieuse main, ou prenez ma vie. La nature n'a plus de secrets pour votre génie, et le monde est témoin des merveilles que vous avez accomplies. Comment ne pourriez-vous enlever une tache que mon ongle suffit à couvrir ? Est-ce donc une entreprise au-dessus de vos forces, et votre science est-elle impuissante à vous donner le calme et à rendre la raison à votre malheureuse femme ?

– Noble et chère créature, s'écria Aylimer à la fois ému et ravi, ne doutez plus de mon pouvoir. Sachez donc que j'ai fait dans ce but d'immenses recherches et pénétré les arcanes de la science. Je suis certain de rendre cette pauvre joue immaculée comme sa sœur, et plus adorable mille fois, puisque c'est par elle que j'aurai triomphé de la nature dans son œuvre la plus parfaite. Pygmalion, au premier soupir de Galatée, n'a pu ressentir un bonheur égal à celui qui m'est réservé.

– Ainsi, voilà qui est résolu, dit Georgina, souriant dou-

cement; ne m'épargnez pas, Aylimer, dût cette marque se réfugier jusqu'à mon cœur.

Son mari la remercia par un baiser.

Le lendemain, Aylimer instruisit sa femme de la marche qu'il voulait suivre, sans rien lui cacher des expériences délicates et de la surveillance assidue que réclamait l'opération projetée.

Pendant la durée du traitement et pour en assurer le succès, Georgina devait s'abandonner au repos le plus absolu. Ils s'enfermèrent dans un vaste appartement où se trouvait le laboratoire témoin des belles découvertes qui, durant sa studieuse jeunesse, avaient mérité au chimiste l'admiration du monde savant. C'est là que, penché sur ses livres, le front pâli par l'étude, il avait trouvé les lois qui régissent les courants atmosphériques, sondé les profondeurs de la terre et entrevu les richesses qu'elle cache dans son sein. Là il avait deviné l'origine des volcans, ces cheminées naturelles du globe, et suivi d'un regard assuré le cours souterrain des sources qui jaillissent, tantôt pures et limpides, tantôt chargées des corps les plus divers et douées des plus merveilleuses propriétés.

C'est dans ce discret asile qu'il avait étudié la structure du corps humain, et tenté de découvrir les mystérieux procédés au moyen desquels la nature combine tant d'éléments différents pour en former l'homme, son chef-d'œuvre. Mais il avait depuis longtemps abandonné cette recherche suprême, après avoir reconnu, comme tant d'autres, que notre mère commune, bien qu'elle paraisse travailler au grand jour, se contente de nous montrer des résultats et tient secrets ses procédés de fabrication. Elle nous permet d'entretenir et de réparer, mais non de créer nous-mêmes.

Aylimer se mit donc à l'œuvre, non plus mû par des espérances chimériques, mais pour se livrer à des expériences

purement physiologiques de nature à le guider dans les soins qu'il allait donner à sa femme.

Georgina était tremblante et glacée lorsqu'elle franchit le seuil du laboratoire. Son mari s'efforça de sourire en la regardant ; mais il fut tellement frappé de la rougeur de la marque, dont sa pâleur doublait l'intensité, qu'il ne put retenir un mouvement de répulsion. La jeune femme s'évanouit.

– Aminadab ! Aminadab ! cria-t-il en frappant du pied avec violence.

À cette voix impérative, on vit sortir de l'appartement un homme de petite taille, aux formes athlétiques, dont les cheveux incultes encadraient un visage brûlé par le feu des fourneaux. Ce gnome était depuis de longues années le seul aide d'Aylimer dans ses travaux scientifiques : ponctuel, exécutant avec une précision mécanique les expériences minutieuses, bien qu'absolument incapable d'en comprendre la marche ni l'objet. Avec sa force herculéenne, sa chevelure en désordre, son visage noir et son air stupide, il était le symbole de la nature physique, dont Aylimer, avec sa figure pâle et intelligente, représentait l'élément immatériel.

– Ouvre la porte du boudoir, Aminadab, et brûle une pastille.

– Oui, maître, répondit l'aide en regardant alternativement la jeune femme toujours privée de sentiment. Ma foi ! ajouta-t-il mentalement, si elle était ma femme, je ferais bien passer cette marque-là.

Lorsque Georgina reprit ses sens, elle respirait une atmosphère embaumée, dont les suaves émanations l'avaient ranimée. Elle se croyait le jouet d'un rêve. Aylimer s'était fait de cette salle enfumée, où ses plus belles années s'étaient consumées dans d'abstraites recherches, un séjour délicieux digne d'abriter une femme adorée. De magnifiques tentures, d'un

goût exquis, cachaient sous leurs plis majestueux la nudité des murailles, et Georgina se croyait transportée dans une mystérieuse retraite, inaccessible aux mortels. Comme pour donner quelque poids à cette supposition, Aylimer avait supprimé le jour extérieur nuisible à son expérience, et l'avait remplacé par la douce clarté de plusieurs lampes d'albâtre remplies d'une huile parfumée. Il s'était agenouillé auprès de sa femme, qu'il considérait avec attention, mais sans inquiétude, confiant dans l'infailibilité de son savoir.

– Où suis-je? Ah! je me souviens, dit-elle en portant instinctivement la main à sa joue.

– Rassurez-vous, Georgina, et ne vous éloignez point de votre époux, car il se réjouit à présent de cette imperfection qui lui permet de remporter une nouvelle victoire.

– De grâce, reprit la jeune femme, obligez-moi de ne la plus regarder; je vois toujours ce mouvement d'horreur que vous n'avez pu réprimer à mon aspect.

Afin de rendre à Georgina le calme nécessaire dans cette conjoncture, Aylimer se mit à exécuter quelques expériences curieuses. Il évoqua de gracieuses apparitions, fantômes aériens, pensées revêtues d'un corps diaphane, qui voltigeaient en se jouant autour du jeune couple et disparaissaient dans les zones de lumières projetées par les lampes d'albâtre. Bien qu'assez familière avec les phénomènes d'optique, l'illusion était parfois si complète que Georgina se prit à penser que son mari jouissait d'un pouvoir surnaturel sur le monde des esprits. À peine avait-elle eu le temps de former un désir qu'il était accompli, et les apparitions qu'elle avait mentalement évoquées flottaient vaguement indécises devant ses yeux ravis et confondus. C'étaient des scènes de la vie réelle, tableaux vivants et fantastiques qui naissaient et s'évanouissaient avec la pensée qui les avait créés.

Lorsque Georgina eut épuisé sa curiosité sur cette innocente fantasmagorie, Aylimer plaça devant elle un vase du Japon rempli de terre végétale, du moins à ce qu'il lui parut. Bientôt elle ne put retenir un geste de surprise en voyant apparaître le germe d'une plante, qui s'ouvrit pour laisser croître un faible pédoncule dont les feuilles se déployèrent graduellement, comme mues par un ressort caché, pour découvrir une fleur ravissante.

– C'est magnifique, murmura la jeune femme, mais je n'ose toucher à cette fleur miraculeuse.

– Cueillez-la sans crainte et respirez-en le parfum passager pendant qu'il en est temps encore, car, dans peu d'instant, elle va périr et ne laissera dans le vase qu'un peu de poussière et de graines d'où naîtront des fleurs éphémères comme elle.

En effet, à peine Georgina eut-elle touché la fleur qu'elle se flétrit. Ses feuilles se replièrent et noircirent comme si elles avaient été exposées à l'action d'une violente chaleur.

– Le stimulant était trop fort, dit Aylimer.

Pour effacer l'impression causée par l'avortement de cette expérience, il proposa à la jeune femme de faire son portrait au moyen d'un procédé chimique de sa propre invention, qui consistait à soumettre une plaque de métal parfaitement polie à l'action des rayons solaires. Georgina se prêta volontiers à ce nouvel essai ; mais lorsqu'elle en vit le résultat, elle fut effrayée de ne trouver sur la plaque qu'une vague image de sa figure, tandis que l'inférieure main se dessinait avec netteté sur son visage. Aylimer lui reprit brusquement le portrait des mains et le jeta, de dépit, dans une cuve remplie d'un acide corrosif.

Pendant des pensées plus sérieuses vinrent bientôt effacer de son esprit cet échec mortifiant pour son amour-propre de savant, et le plonger de nouveau dans ses mystérieux calculs. De temps à autre il les quittait, le visage enflammé,

brisé par la tension d'esprit, pour venir rassurer Georgina, en lui parlant des ressources infinies de la science.

Aylimer racontait à Georgina l'histoire de ces patients chimistes qui, durant plusieurs siècles, cherchèrent avec une ardeur infatigable le dissolvant universel au moyen duquel ils pourraient isoler l'or des matières les plus communément répandues sur la surface du globe. Loin de traiter de fous ces précurseurs de la chimie moderne, Aylimer ne voyait aucune impossibilité à ce qu'on découvrit un jour cet admirable secret ; mais il avait soin d'ajouter que l'auteur d'une pareille découverte n'abaisserait jamais son génie à en tirer parti. Au reste, il prétendait avoir composé un élixir de longue vie, qui, supprimant la mort, causerait, s'il en divulguait le secret, un tel bouleversement dans l'univers que l'humanité n'y trouverait, au lieu d'une éternelle félicité, qu'une nouvelle source de malheurs et de troubles.

– Parlez-vous sérieusement, Aylimer ? demanda Georgina, fixant sur lui des regards effrayés. Il est terrible de posséder un pareil secret, ou même de penser qu'il appartient à un mortel.

– Ne tremblez pas, mon amour, répondit son mari ; je n'en voudrais faire l'essai ni sur vous ni sur moi ; je voulais seulement vous prouver combien, en comparaison de pareilles découvertes, c'est peu de chose que d'effacer une petite marque sur votre visage.

En entendant cette allusion à la fatale main, la jeune femme tressaillit comme si sa joue avait été effleurée par un fer rouge.

Aylimer, cependant, retourna près de ses fourneaux, et, de la chambre où elle se tenait, Georgina l'entendait donner des ordres à Aminadab, dont la voix rude et rauque ressemblait plutôt au grognement d'un animal qu'à des accents humains. Après une absence de quelques heures, le chimiste revint auprès de sa femme, et, pour la distraire, lui fit passer

en revue les curiosités de son laboratoire. Il lui fit voir entre autres une petite fiole remplie d'un parfum délicieux, dont quelques gouttes répandues dans la chambre l'imprégnèrent des plus suaves émanations.

– Et cela, qu'est-ce ? demanda Georgina en désignant un petit globe de cristal contenant une liqueur transparente, jaune comme de l'or, c'est sans doute le fameux élixir de longue vie ?

– Oui et non, répondit en souriant Aylimer, ce peut être si l'on veut l'élixir de l'immortalité, car ce liquide est de tous les poisons le plus subtil ; une goutte peut ranimer un mourant, cinq ou six gouttes le foudroieraient. Le respirer peut même, dans certaines conditions, devenir mortel, et le plus grand roi du monde, entouré de ses gardes, périrait à l'instant, si je croyais sa mort utile au bien public.

– Comment conservez-vous ici de pareils poisons ? demanda la femme avec horreur.

– Vous ne craignez point que j'en fasse un usage coupable ? dit Aylimer ; mais sa bienfaisante influence l'emporte encore sur ses propriétés toxiques. Tenez, pour ne vous citer qu'un fait, quelques gouttes versées dans un verre d'eau en font une merveilleuse lotion qui peut effacer les rides les plus invétérées, et réparer des ans l'irréparable outrage.

– Est-ce avec cette liqueur que vous allez me frictionner la joue ? demanda Georgina avec anxiété.

– Non, répondit son mari ; cette eau n'agit que superficiellement, et votre cas demande une composition dont l'action soit plus intime.

Chaque fois qu'il revenait auprès de Georgina, Aylimer s'enquêrait minutieusement de ses moindres sensations : si la température à laquelle elle était soumise, si l'air qu'elle respirait ne lui étaient point désagréables, etc. Ces questions avaient évidemment un but, et la jeune femme s'aperçut qu'à

son insu la cure avait déjà commencé, et qu'elle respirait au milieu d'une atmosphère particulière. Il lui semblait qu'à certains moments elle ressentait dans tout son être une sensation étrange, indéfinissable, voluptueusement douloureuse, et dont son cœur était le siège principal. Lorsque parfois elle jetait un regard craintif sur son miroir, et qu'elle voyait l'atroce petite main cramponnée sur son pâle visage, elle éprouvait pour ce stigmaté un sentiment de répulsion dont l'horreur surpassait encore celle qu'il inspirait à son mari.

Pour tromper un peu l'ennui de la solitude, Georgina s'amusa à feuilleter les livres qui composaient la bibliothèque scientifique d'Aylimer, empreints, pour la plupart, d'une sombre et terrible poésie. C'étaient de poudreux in-folio, œuvres aujourd'hui perdues des philosophes du Moyen Âge : Albert le Grand, Cornélius Agrippa, Paracelse et ce moine mystérieux, créateur de la tête prophétique. Tous ces hommes, à force d'arracher à la nature ses secrets, avaient, il est vrai, devancé les lumières de leur siècle, mais ils étaient, par malheur, imbus d'une certaine dose de crédulité qu'ils n'eurent point de peine à faire partager à leurs ignorants contemporains. Peut-être s'imaginaient-ils avoir acquis, dans leurs vastes études, un pouvoir surnaturel. Le livre qui piqua le plus vivement la curiosité de Georgina fut un énorme registre, écrit tout entier de la main de son époux, et sur lequel il avait consigné les moindres expériences de sa carrière scientifique, détaillant soigneusement à chacune d'elles le but qu'il s'était proposé d'atteindre, la méthode qu'il avait employée et le succès ou l'avortement qui en avait été le résultat ; avec l'exposé des motifs auxquels on devait attribuer l'une ou l'autre issue. Ce livre était, en quelque sorte, l'histoire morale de cette imagination ardente et ambitieuse, plutôt qu'un relevé scrupuleux des travaux de toute sa vie.

Aylimer rapportait tout aux causes physiques, mais il possédait au suprême degré l'art de les spiritualiser, et dégageait son esprit d'un matérialisme grossier par la profondeur de ses conceptions et la ferme croyance que le vil limon dont nous sommes formés est animé par ce principe intangible que l'on est convenu d'appeler l'âme.

À mesure que la jeune femme avançait dans sa lecture, elle sentait son amour pour Aylimer se transformer en une sorte de respect mêlé de crainte, et, pour la première fois, la défiance était entrée dans son cœur. Elle ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'au milieu des plus grands succès de son mari, il s'était toujours trouvé quelque déception, et que jamais il n'avait complètement atteint le but qu'il se proposait. Il y avait toujours une tache dans ses plus beaux diamants. C'était, en résumé, le livre le plus décourageant qu'homme eût jamais écrit ; on y sentait à chaque pas la faiblesse et les défaillances de l'humanité ; c'étaient de tristes confessions pour la plupart, et dans lesquelles bien des hommes de génie, et je dis des plus grands, auraient pu reconnaître leur portrait.

Ces réflexions affectèrent Georgina si profondément qu'elle laissa tomber son visage sur le livre ouvert et fondit en larmes. Son mari la surprit dans cet état.

– Voilà ce qu'il en coûte de lire des livres de sorciers, dit-il en souriant pour cacher son trouble. Il y a dans ce livre, ma chère Georgina, des pages que je ne puis lire moi-même sans une grande tension d'esprit, et je crains que leur contenu, loin d'être pour vous une lecture instructive, ne soit une œuvre d'inquiétudes.

– Il ne peut, mon ami, que me faire vous aimer davantage.

– Attendez, pour cela, le succès, car je me sens encore indigne de tant d'affection. Mais si vous voulez me plaire, ma

bien-aimée, vous savez combien j'aime le son de votre voix ; chantez : il me semble que cela reposera mon cerveau fatigué.

Ce désir était à peine exprimé que la voix pure et vibrante de la jeune femme vint, comme par enchantement, apaiser les pensées tumultueuses qui bouillonnaient dans le cerveau d'Aylimer. Après quelques instants de recueillement, il la quitta parfaitement calme, en l'assurant que le terme de sa réclusion approchait et que le succès de l'expérience n'était plus douteux.

Il venait de s'éloigner lorsque Georgina se souvint qu'elle avait oublié de lui faire part d'un symptôme qui, depuis deux ou trois heures, avait éveillé son attention : c'était un trouble général dans le système nerveux, accompagné d'une sensation étrange à l'endroit où se trouvait la marque. Elle suivit donc son mari et, pour la première fois, osa pénétrer dans son laboratoire.

Le premier objet qui frappa ses yeux fut un énorme fourneau, ardent et fiévreux ouvrier qui, d'après la suie dont il était encombré, semblait brûler depuis des siècles. Un appareil de distillation était en pleine activité, et tout autour de la chambre gisaient en désordre des tubes, des cornues, des creusets et les mille instruments en usage dans la chimie.

Une machine électrique semblait prête à fournir le feu du ciel. L'atmosphère, d'une lourdeur excessive, imprégnée des miasmes qui s'exhalaient des appareils, la nudité de cette pièce aux murailles noircies et pavée de larges dalles, semblaient étranges à Georgina, habituée qu'elle était à la somptuosité de son élégant boudoir. Mais ce qui attira surtout son attention fut l'aspect de son mari.

Aylimer était fort pâle, anxieusement penché sur son fourneau où il surveillait la distillation d'un liquide avec une inquiète curiosité, comme s'il en attendait le gage de son

bonheur ou de son malheur éternel. Ce n'était plus ce maintien joyeux et dégagé qu'il affectait un moment auparavant ; l'homme avait cessé de se contraindre.

– Attention, maintenant, Aminadab ! attention, machine humaine ! murmura-t-il ; un atome de plus ou de moins, et tout est perdu !

– Maître, dit tout bas Aminadab, voici Madame.

Aylimer, surpris, leva brusquement la tête ; il rougit et pâlit successivement en voyant sa femme, et, s'élançant à sa rencontre, lui prit le bras avec violence.

– Pourquoi venez-vous ici ? N'avez-vous plus confiance en moi ? Pourquoi venir jeter au travers de mon œuvre la fatale influence de votre marque maudite ? Sortez.

– Non, mon ami, dit Georgina avec une fermeté dont on ne l'aurait jamais crue susceptible ; vous n'avez pas le droit de vous plaindre, vous m'avez méconnue en me faisant un mystère de votre inquiétude et de l'anxiété avec laquelle vous surveillez le cours de cette expérience. Vous m'avez mal jugée, mon cher mari ; dites-moi quels risques j'ai à courir, et ne doutez point de ma fermeté, car mon salut m'est moins précieux que votre bonheur.

– C'est impossible, dit Aylimer avec impétuosité ; vous ne savez pas ce que vous demandez là.

– Je suis soumise à tout, reprit-elle avec calme, et prête à prendre le breuvage que vous me donnerez, de même que je prendrais, sans hésiter, une coupe empoisonnée si c'était votre main qui me la présentât.

– Adorable créature, fit Aylimer profondément ému. Je ne connaissais pas encore toute la noblesse de votre âme. Puis donc que vous le voulez savoir, apprenez que cette marque n'est point superficielle comme je l'avais cru dans le principe. Je vous ai déjà soumise à un traitement externe assez

énergique pour l'effacer, si elle n'était aussi profondément incrustée. Une chance de salut nous reste encore ; si elle vient à manquer, nous sommes perdus.

– Pourquoi donc hésitez-vous à me le dire ? demanda Georgina.

– Pourquoi?... fit Aylimer avec hésitation, c'est qu'il y a du danger.

– Du danger, mon ami ? mais il n'y en a qu'un pour moi, c'est que cette horrible main ne puisse s'effacer. Ainsi, quoi qu'il puisse advenir, achevez l'expérience.

– Alors, dit tristement Aylimer, regagnez votre boudoir, chère âme ; dans un moment tout sera terminé.

En disant ces mots, il la conduisit jusqu'au seuil du laboratoire, en lui prodiguant les marques d'une respectueuse tendresse ; puis il revint aussitôt à ses fourneaux. Lorsqu'il se fut éloigné, Georgina tomba dans une profonde rêverie. Elle éprouvait, quoi qu'elle en eût, une sorte d'admiration pour cet amour si délicat et si pur de son mari, qui la voulait sans défaut, telle qu'il l'avait rêvée, et ne pouvait souffrir dans l'objet d'un culte enthousiaste l'ombre d'une imperfection. Un sentiment si noble dans son apparente folie lui semblait mille fois préférable à cet amour vulgaire qui l'eût acceptée telle qu'elle était, en conservant une arrière-pensée qui lui semblait, à elle, une profanation, un crime de lèse-idéal. Elle désirait avec ardeur qu'un seul instant, au moins, il lui fût permis de satisfaire cette soif de perfection, la plus haute conception de son époux, dût-elle après payer de sa vie cette ineffable satisfaction. Son esprit, dégagé des terreurs de l'humanité, avait pris un majestueux essor et planait dans les régions éthérées.

Le bruit des pas d'Aylimer la tira de sa rêverie ; il arrivait, tenant à la main une coupe de cristal à moitié remplie d'un

liquide incolore et transparent comme de l'eau de source. Il semblait plus pâle encore que d'habitude.

– La préparation de ce breuvage, dit-il en répondant à un regard de sa femme, a parfaitement réussi. Il doit être infail-  
lible, ou la science n'est qu'un mot.

– Je suis entièrement décidée, répondit Georgina, à tenter ce dernier moyen ; peut-être, si j'étais plus clairvoyante, aurais-je lieu de trembler, comme peut-être aussi ma confiance serait absolue si j'avais votre science ; mais la mort n'a plus rien qui m'effraye : je suis préparée.

– Pourquoi ces affreux pressentiments ? reprit Aylimer : voulez-vous voir un des merveilleux effets de cette liqueur ? Regardez.

Dans une élégante jardinière végétait un géranium pourpre, dont les feuilles jaunies attestaient l'état maladif ; le chimiste versa quelques gouttes de liquide sur la terre qui l'entourait, l'eau resta un moment à la surface, puis, s'infiltrant lentement, eut bientôt disparu, ne laissant sur le terreau qu'une faible trace de son passage. Un instant après, lorsque l'humidité eut pénétré jusqu'aux racines, on vit les feuilles reprendre leur fraîcheur première, et la plante se redressa brillante et pleine en apparence d'une sève vigoureuse.

– Je n'avais pas besoin de cette expérience, dit la jeune femme ; donnez-moi ce verre, votre parole me suffit.

– Bois donc, chère femme, s'écria l'heureux savant dans un fervent enthousiasme.

Elle vida rapidement le verre et le rendit en souriant à son mari.

– La délicieuse liqueur ! dit-elle, on dirait l'eau de quelque céleste source ; en un instant elle vient d'apaiser la soif qui me dévorait. Maintenant, ami, j'ai besoin, je le sens, d'un peu de calme. Laissez-moi reposer, j'éprouve une sorte d'engour-

dissement, mes sens ébranlés appellent le recueillement, de même qu'aux derniers baisers du soleil les fleurs referment discrètement leur corolle.

Elle prononça ces derniers mots avec lenteur et comme si l'énergie qui avait jusque-là soutenu son courage faisait place à un affaissement général. Elle inclina son beau front et s'endormit.

Aylimer s'assit auprès d'elle, surveillant son sommeil avec une poignante émotion, mitigée pourtant de cette indomptable curiosité de savant, qui dans chaque fait voit un phénomène et dans chaque créature un sujet.

Aucun symptôme ne lui échappait ; une légère rougeur, un soupir, un tressaillement imperceptible, tout était minutieusement observé et successivement décrit sur ce fameux registre qui contenait sa vie de savant.

Bientôt, frissonnant de crainte et d'espoir, il osa fixer la main fatale, et, mû par un irrésistible désir, la couvrit pour la première fois de ses lèvres ardentes, comme pour lui faire un solennel adieu. Georgina, bien que profondément endormie, fit un mouvement, et ses lèvres murmurèrent une douce remontrance.

Aylimer, confus, reprit sa surveillance. Au bout de quelques instants, il constata que la marque de naissance, très visible un moment auparavant sur la mate pâleur de Georgina, s'effaçait insensiblement et perdait peu à peu sa netteté primitive. Ainsi l'arc-en-ciel, après une pluie d'orage, déploie le prisme éclatant de ses sept couleurs qui pâlisent bientôt, se confondent et disparaissent.

– Par le ciel ! je ne la vois plus, dit Aylimer avec ravissement.

Il écarta les rideaux qui masquaient la fenêtre ; une franche clarté envahit la chambre, il regarda sa femme : la petite main avait disparu.

En même temps un strident éclat de rire lui révéla la présence d'Aminadab.

– Ah ! vile créature de fange, dit-il avec une joie frénétique, que tu m'as bien secondé cette fois ! La matière et l'esprit ont fait leur devoir. Ris, bête brute, ris, tu le peux maintenant.

Ces exclamations réveillèrent Georgina, qui se regarda dans un miroir que son mari lui présentait. Un sourire céleste erra sur ses lèvres, lorsqu'elle reconnut l'absence de cette marque si fatale à son bonheur ; cependant elle tourna vers son mari un regard plein d'une poignante anxiété.

– Mon pauvre Aylimer ! murmura-t-elle.

– Pauvre, non pas, mais riche de bonheur et d'orgueilleux amour, trésor sans pareil, telle que je t'avais rêvée.

– Mon pauvre Aylimer, répéta la jeune femme avec une inflexion plus tendre, vous m'avez noblement aimée ; ne vous reprochez donc point d'avoir, dans une conception sublime, involontairement rendu à la terre ce corps qui lui appartenait. Aylimer, mon bien-aimé, je me meurs !

Il n'était que trop vrai ; la main mystérieuse avait attaqué le principe de la vie ; elle était le lien caché qui l'unit à sa dépouille mortelle : à peine ce signe de l'imperfection humaine eut-il disparu que Georgina laissa échapper son dernier soupir.

Le rire grossier d'Aminadab ébranlait encore les voûtes, comme si l'esprit de la terre se fût réjoui de sa victoire.

## LA FILLE AUX POISONS

Un jour, il y a déjà longtemps de cela, un jeune homme nommé Giovanni Guasconti arrivait des provinces méridionales de l'Italie pour terminer ses études à la célèbre université de Padoue. Le jeune étudiant, qui n'avait pour toute fortune que quelques ducats d'or, choisit un logement dans un vieil édifice, ancien palais d'une noble famille padouane depuis longtemps éteinte, mais dont l'écusson décorait encore la porte principale. Giovanni, qui connaissait à fond la grande épopée italienne, se souvint, en considérant ces armoiries, qu'un des ancêtres de cette famille, peut-être même un des habitants de ce palais, avait été placé par Dante dans un des cercles infernaux; et cette réminiscence, jointe au sentiment de tristesse naturel à celui qui pour la première fois quitte sa famille, serra le cœur du jeune étranger lorsqu'il entra dans la chambre vaste, unie et délabrée, qui allait être son appartement. Un soupir s'échappa de ses lèvres.

– Sainte Vierge ! s'écria la vieille Lisabetta, qui, séduite par la bonne mine du jeune homme, s'efforçait de mettre tout en ordre dans sa chambre, quel soupir vous poussez là, seigneur ! trouvez-vous cette vieille demeure si triste ? Regardez, je vous en prie, par cette fenêtre qu'illumine un rayon de votre beau soleil napolitain.

Machinalement Guasconti se rendit au désir de la vieille femme, et le soleil lombard ne lui sembla pas, à beaucoup près, aussi gai que celui de son pays. Cependant il éclairait, à ce qu'il put voir, un assez beau jardin rempli d'une grande variété de fleurs qui paraissaient cultivées avec un soin extrême.

– Est-ce que ce jardin appartient à la maison ? demanda Giovanni.

– Le ciel nous en préserve, tant qu'il ne sera pas mieux fourni de légumes, répondit Lisabetta. Non, ce jardin appartient au Dr Giacomo Rappaccini, dont la réputation a dû s'étendre au-delà de Naples, à ce que je présume. Il cultive ses plantes lui-même, et l'on prétend qu'il en distille des philtres puissants. Vous pourrez, seigneur, le voir souvent à l'ouvrage, ainsi que la demoiselle sa fille, émondant à l'envi les fleurs étranges de leur parterre.

La vieille femme, ayant terminé les apprêts de la chambre du jeune homme, sortit en le recommandant à la garde de tous les saints.

Resté seul, Giovanni, pour tuer le temps, se mit à la fenêtre qui donnait sur le parterre du docteur. Au premier abord, il lui sembla pareil à ces jardins botaniques comme il en avait déjà vu dans le reste de l'Italie, mais il crut s'apercevoir que ç'avait dû être autrefois le jardin de quelque famille opulente. En effet, on voyait au centre une fontaine de marbre sculptée avec une rare perfection, autant qu'on en pouvait juger du moins, car le temps en avait considérablement altéré le dessin primitif. Cependant l'eau jaillissait toujours de l'étroit orifice d'un tuyau de marbre pour retomber dans la vasque inférieure. Son léger murmure montait à l'oreille de Giovanni, comme la voix plaintive d'un esprit aérien enchaîné par le sort à ce marbre en ruines. Le tour de la fontaine, humide grâce à l'eau que laissaient échapper les fissures du bassin, était

occupé par des plantes vigoureuses, aux larges feuilles, aux fleurs gigantesques, entre lesquelles on distinguait un arbuste couvert d'une profusion de fleurs pourprées, dont l'éclat rappelait celui des rubis de Golconde, et dont la fulgurante intensité illuminait comme un autre soleil le jardin tout entier. Le sol était en outre parsemé de plantes moins éblouissantes, il est vrai, mais cultivées avec un soin qui témoignait chez leur propriétaire d'une constante préoccupation de leurs vertus secrètes. Les unes étaient placées dans des vases élégants, d'autres dans de grossiers pots de terre, quelques-unes rampaient à terre comme des couleuvres ; d'autres, s'élançant en gerbes, semblaient s'offrir d'elles-mêmes à l'admiration du spectateur. L'une d'elles avait poussé au pied d'une statue de Vertumne et l'entourait d'une guirlande de feuillage que la main d'un sculpteur n'eût assurément pas disposée avec un goût plus pur.

Pendant que Giovanni considérait ces objets nouveaux pour lui, un bruit léger, un frémissement dans le feuillage l'avertirent que quelqu'un travaillait dans le jardin. Bientôt un personnage apparut : c'était un homme de haute taille, au teint blême et maladif, revêtu de la robe noire des professeurs. Ses cheveux et sa barbe, déjà presque blancs, annonçaient qu'il avait dépassé le terme de la vie, et sa figure austère, plissée par l'habitude de la réflexion, semblait n'avoir jamais reflété les émotions d'un jeune cœur ardent.

Le savant jardinier considérait chaque plante avec une attention soutenue, comme s'il eût cherché à en pénétrer la nature intime et à découvrir les procédés employés par la nature dans la création de leurs différentes espèces. Il cherchait avec un soin méthodique les lois qui régissent la structure des feuilles, la coloration et le parfum des fleurs. Cependant, bien qu'il parût les connaître à fond, son commerce avec les

plantes n'allait pas jusqu'à l'intimité. Bien plus, il semblait éviter le moindre contact avec elles, et son attitude était celle d'un homme se promenant au milieu d'objets dangereux ou soumis à quelque influence malfaisante. Cette défiance causa au jeune homme une désagréable impression.

Il lui semblait étrange qu'une occupation aussi innocente que l'inspection d'un parterre de fleurs, occupation qui passe à la campagne pour un des plaisirs les plus vifs qu'elle puisse procurer, pût être un sujet de plainte. Quel était cet homme qui tremblait devant les fleurs que sa main avait plantées ?

Pour arracher quelques feuilles flétries ou émonder des branches parasites d'une touffe de fleurs, le prudent vieillard avait eu le soin de revêtir ses mains de gants épais, et dès qu'il se fut approché de la belle plante dont les rameaux de pourpre ombrageaient la fontaine, il couvrit, par surcroît de précautions, la partie inférieure de son visage d'une espèce de masque, comme si ce miracle de la nature était doué de propriétés encore plus malfaisantes en raison de sa splendeur. Néanmoins cette dernière précaution ne lui parut pas même suffisante, et, se reculant de quelques pas, il ôta son masque et appela d'une voix cassée :

– Beatrix! Beatrix!

– Me voici, mon père, que voulez-vous, répondit une voix jeune et vibrante qui semblait sortir de l'édifice opposé, êtes-vous dans le jardin ?

– Oui, Beatrix, j'ai besoin de votre aide.

En même temps une ravissante jeune fille apparut sous le noir portail de la vieille maison, aussi richement parée que la plus brillante de ses fleurs, un miracle de beauté dans tout l'épanouissement de la jeunesse, pétillante de sève et dont le corsage virginal accusait des trésors capables de lutter avec la statuaire antique.

L'imagination de Giovanni, violemment surexcitée par cette apparition, lui suggéra les idées les plus bizarres. Il lui sembla que la belle inconnue était une fleur, sœur humaine des autres fleurs, aussi belle, que dis-je, plus belle cent fois que la plus splendide d'entre elles. Il observa, non sans étonnement, que, bien loin de mettre des gants et de s'affubler d'un masque pour approcher des plantes, elle s'avavançait lentement dans l'allée principale, aspirant leur parfum sans éprouver la plus légère crainte.

– De ce côté, Beatrix, lui dit le savant, et voyez combien vos soins sont nécessaires au plus précieux de nos trésors. Je donnerais volontiers ma vie pour m'approcher, mais je crains bien, même en m'entourant de précautions, d'être obligé de vous en confier exclusivement le soin.

– Bien volontiers, répondit la jeune personne en entourant l'arbuste de ses deux bras comme pour l'embrasser. Oui, ma sœur, ma beauté, ce sera Beatrix qui sera ta gardienne assidue, pour le seul bonheur d'aspirer ton vivifiant parfum.

Puis, joignant l'acte aux paroles, elle s'occupa de la plante avec toute l'attention qu'elle paraissait réclamer; Giovanni, vu la distance où il était de la scène, se frotta machinalement les yeux, car il ne pouvait plus distinguer si c'était une jeune fille occupée de sa fleur favorite, ou bien une sœur rendant à sa sœur les soins les plus tendres. Mais cette illusion dura peu : soit qu'il eût fini ses travaux de jardinage, soit qu'en levant les yeux il eût vu le jeune étranger, le Dr Rappaccini prit le bras de sa fille et se retira lentement. Bientôt la nuit survint et sous l'influence des suaves émanations qui pénétraient dans sa chambre par la fenêtre encore ouverte, Giovanni s'endormit et rêva d'une fleur et d'une jeune fille, dont la suavité malfaisante finissait par former une créature hybride tenant à la fois de la vierge et de la plante.

La lumière du matin, franche et joyeuse, rectifie d'ordinaire les erreurs que forme notre imagination durant l'incertitude du crépuscule ou dans l'obscurité de la nuit, fût-elle atténuée par la pâle clarté de la lune. La première idée du jeune homme à son réveil fut d'aller jeter un coup d'œil sur ce jardin, théâtre des mystérieux événements de son rêve. Il fut surpris et même un peu confus de n'y rien trouver que de réel et d'ordinaire, grâce à l'engageante clarté du soleil levant, qui donnait à chaque fleur une nouvelle beauté, à toutes leur véritable aspect.

« Par ma foi, se dit-il, je suis heureux de pouvoir, au cœur même de cette vieille cité, regarder à loisir cette luxuriante végétation. Ces fleurs auront pour moi l'inappréciable avantage de me tenir dans une intime et constante contemplation de la nature. »

Ni le docteur ni sa fille ne se montrèrent ce jour-là, et Giovanni en vint à se demander quelle singularité il avait pu trouver dans ces deux personnes pour qu'elles eussent ainsi troublé son esprit, et avec le plus grand calme il promena sur le jardin des regards investigateurs.

Dans la journée, il alla rendre ses devoirs au signor Baglioni, professeur de médecine à l'université de Padoue, physiologiste éminent, et pour lequel on l'avait muni d'une lettre de recommandation. Le professeur était encore dans la force de l'âge, d'un naturel gai et d'un caractère presque jovial ; il pria le jeune homme à dîner et se montra, tout savant qu'il fût, convive aimable et spirituel, surtout lorsque sa verve eut reçu l'agréable excitant d'une ou deux fioles de vin de Toscane.

Dans le cours du repas, Giovanni, supposant que deux savants de la même ville ne pouvaient être étrangers l'un à l'autre, se hasarda de prononcer le nom de Rappaccini.

– Il faudrait être un maître dans notre divine science,

répondit modestement notre professeur, pour apprécier convenablement un savant aussi illustre que Rappaccini ; et je me ferais scrupule, signor Giovanni, de donner au fils de mon vieil ami des idées erronées sur un homme qui peut un jour ou l'autre tenir dans ses mains votre existence. La vérité est que l'honorable Dr Rappaccini est, à une exception près, aussi savant qu'aucun membre de la Faculté à Padoue et dans toute l'Italie, mais son caractère est l'objet des accusations les plus graves.

– Que lui reproche-t-on ? demanda le jeune homme.

– Est-ce que mon ami Giovanni a des craintes pour sa santé, qu'il s'inquiète ainsi de nos médecins ? demanda le professeur avec un sourire. Eh bien, on prétend que Rappaccini est plus savant qu'humain et que les malades ne sont pour lui que d'intéressants sujets d'étude. Il sacrifierait l'humanité tout entière, sa propre vie, ce qu'il a au monde de plus cher, pour ajouter un grain de sable à l'immense amas de ses connaissances.

– Alors, dit Guasconti, se rappelant la figure froide et méditative de Rappaccini, ce doit être un homme effrayant. Cependant, de votre aveu, c'est un esprit élevé. Pensez-vous qu'il y ait beaucoup d'hommes capables de pousser aussi loin l'amour de la science !

– À Dieu ne plaise, répondit brusquement le professeur, s'ils n'ont pas sur l'art de guérir des idées plus saines que lui. Il borne ses moyens curatifs aux seuls poisons végétaux et cultive lui-même les plantes dont il les distille. On prétend qu'il a ainsi obtenu des poisons nouveaux et terribles. Qu'il ait fait moins de ravages qu'on eût pu s'y attendre du possesseur de tels secrets, c'est ce qu'on ne peut nier. De temps en temps même il a opéré, ou semble opérer, de merveilleuses guérisons, mais, à mon sentiment, signor Giovanni, il

ne faut pas lui attribuer entièrement l'honneur de ses succès, dus en partie au hasard, tandis que ses insuccès doivent être rigoureusement mis à sa charge, si l'on veut porter sur lui un jugement exact.

Le jeune homme n'aurait peut-être pas ajouté foi entière aux insinuations de Baglioni, s'il eût été instruit de la sourde et ancienne rivalité des deux savants professeurs et des avantages remportés par Rappaccini dans cette lutte savante. Nous renverrons le lecteur qui désirerait en juger par lui-même à certains mémoires en lettres gothiques que publièrent les parties adverses, et que l'on conserve encore dans la bibliothèque de l'université de Padoue.

– Je ne sais trop, savant professeur, reprit Giovanni après un silence, je ne sais trop quel degré de tendresse le vieux médecin porte à son art, mais il possède à ma connaissance un objet bien plus digne d'amour : c'est sa charmante fille.

– Ah ! ah ! fit en riant le professeur, notre ami Giovanni s'est vendu lui-même. Vous avez donc entendu parler de cette jeune fille dont raffolent tous mes élèves, bien que trois ou quatre d'entre eux l'aient à peine aperçue ? Je vous avoue que je sais peu de chose sur le compte de la signora Beatrix, sinon que son père l'a si bien instruite dans les sciences naturelles qu'elle serait, dit-on, capable d'occuper une chaire de professeur. Peut-être lui destine-t-il la mienne ! Mais c'est assez nous occuper d'absurdes rumeurs qui n'ont sans doute aucun fondement ; ainsi, videz, mon cher Giovanni, ce verre de lacryma-christi, c'est du meilleur.

Guasconti, légèrement échauffé par les fréquentes rasades que lui avait versées le professeur, regagna sa demeure, sentant tournoyer dans son cerveau troublé les images de Rappaccini et de sa charmante fille. Il rencontra sur son chemin une fleuriste à laquelle il acheta un frais bouquet.

Une fois dans sa chambre il alla s'asseoir auprès de sa fenêtre, en ayant soin de rester dans la zone d'ombre que projetait le mur, de manière à pouvoir regarder sans être aperçu. Tout y semblait désert. Les plantes étranges dont il était rempli paraissaient boire avec délices la chaleur du soleil, s'inclinant mollement les unes vers les autres en signe de sympathie ou de parenté. Au milieu, près de la fontaine s'élançait la plante magnifique, dont les grappes purpurines, arrivées par la splendeur du jour, se reflétaient dans les eaux de la vasque. Le jardin, comme nous l'avons dit, semblait abandonné. Bientôt, cependant, une gracieuse figure, que Giovanni attendait avec un mélange d'espoir et de crainte, apparut sous les trèfles du vieux portail et s'avança lentement au milieu des fleurs qui lançaient vers le ciel, comme un mystérieux encens, leurs parfums enivrants. On eût dit un sylphe à la légèreté de sa démarche. C'était Beatrix. En contemplant ses traits si purs, le jeune homme put se convaincre que sa beauté dépassait encore les pâles souvenirs de son imagination. Brillante de vie et de jeunesse, elle resplendissait au milieu des fleurs du jardin, et il sembla même à Giovanni qu'elle laissait après elle une trace lumineuse.

La figure de la jeune fille, qu'il apercevait plus distinctement que la veille, était surtout adorable par un air de douceur et de naïveté, qu'il n'avait jusqu'alors remarqué dans aucune femme. Il crut même reconnaître un certain air de famille entre cette charmante enfant et la belle plante qui ombrageait la vasque ; mais il attribua cette étrange idée au caprice de son imagination surexcitée, ainsi qu'à l'ajustement de Beatrix, dont la couleur et la coupe semblaient en quelque sorte empruntées à sa fleur favorite.

Lorsqu'elle s'approcha du buisson empourpré, il la vit

ouvrir les bras avec une ardeur passionnée pour attirer à elle plusieurs rameaux, dont elle parut aspirer le parfum avec une joie naïve qui se refléta sur son visage.

– Enivre-moi de ton haleine, ma sœur, murmurait Beatrix, et laisse-moi cueillir quelques-unes de tes fleurs pour les placer sur mon cœur.

Et elle prit une branche qui sortait du massif. Au même instant se produisit un phénomène étrange qui fit croire un moment à Giovanni que les fumées du vin obscurcissaient encore son cerveau. Un petit reptile, couleur orange, lézard ou caméléon, traversait le sentier juste aux pieds de Beatrix; et il sembla à Giovanni, malgré la distance à laquelle il était de cette scène, qu'une goutte de rosée tombait de la fleur sur la tête du petit animal; celui-ci s'arrêta, tomba dans de violentes convulsions et se tordit sur le sable, où il resta bientôt sans mouvement.

Beatrix avait observé ce phénomène avec une sorte de tristesse, mais sans faire paraître aucune surprise, et sans renoncer pour cela au projet de mettre la fatale branche à son corsage. À peine attachée, la fleur, un moment alanguie, parut reprendre une vie nouvelle et se redressa plus fraîche et plus éclatante, jetant des feux semblables à ceux du rubis.

Giovanni s'était retiré de la fenêtre le front baigné de sueur, se disant à lui-même: «Ma tête se perdrait-elle? Suis-je le jouet d'une illusion? Quelle est cette splendide créature si belle et si terrible?»

Tout en marchant au hasard dans le jardin, Beatrix s'était approchée de la fenêtre du jeune homme, qui fut obligé de pencher la tête pour ne pas la perdre de vue. À ce moment, un bel insecte, attiré sans doute par les pénétrantes émanations du jardin de Rappaccini, franchit le mur et s'en vint d'un air craintif voltiger sur les plus belles fleurs, comme s'il

n'osait se poser sur ces plantes dont l'odeur aussi bien que la forme lui étaient inconnues ; puis, s'approchant de Beatrix, il se mit à décrire autour d'elle des cercles de plus en plus étroits, secrètement attiré par cette fleur humaine sur la tête de laquelle il semblait prêt à se fixer. Giovanni le vit-il réellement ou son imagination se plut-elle à l'égarer de nouveau ? Je l'ignore. Mais il crut voir, tandis que Beatrix regardait le petit être ailé avec une joie enfantine, le pauvre insecte tomber à ses pieds. Ses petites ailes s'agitèrent convulsivement, ses pattes se raidirent ; il était mort, mort sans autre cause apparente que l'haleine embaumée de la jeune fille. Pour la seconde fois, son visage s'assombrit et elle s'éloigna tristement du cadavre de l'insecte.

Un mouvement involontaire de Giovanni attira les regards de Beatrix, et elle aperçut à sa fenêtre la belle figure du jeune homme, plutôt grecque qu'italienne, et qui semblait un marbre de Phidias animé par un nouveau Prométhée.

En se voyant découvert, Giovanni, sans avoir conscience de son action, lui jeta le bouquet qu'il tenait à la main.

– Signora, dit-il, ces fleurs sont pures et inoffensives, gardez-les pour l'amour de Giovanni Guasconti.

– Merci, signor, répondit Beatrix, d'une voix harmonieuse et enfantine plus douce qu'une flûte d'Arcadie ; j'accepte de bon cœur votre présent, et voudrais en échange vous offrir cette fleur, mais elle est trop légère pour que je la puisse lancer jusqu'à vous. Il faudra donc, seigneur Guasconti, que vous vous contentiez de mon remerciement.

Elle ramassa le bouquet qui était tombé sur le gazon, fit à l'étranger un gracieux salut, et continua sa promenade. Quelques instants après, comme elle s'approchait du portail, il sembla à Giovanni que les fleurs qu'il venait de lui donner si fraîches se flétrissaient déjà sur leurs tiges. Mais c'était là sans

doute une pensée chimérique ; qui pouvait à cette distance distinguer une fleur fraîche d'une fleur fanée ?

Pendant quelques jours qui suivirent cet incident, le jeune homme évita d'ouvrir la fenêtre qui donnait sur le jardin du Dr Rappaccini, comme s'il eût craint d'y rencontrer quelque étrange ou monstrueuse apparition. Il se sentait jusqu'à un certain point sous l'influence d'un pouvoir occulte qui semblait avoir préparé son entrevue avec Beatrix. Le parti le plus sage eût été, non seulement de quitter son logement, mais encore la ville de Padoue ; à moins qu'il ne se sentît la force d'affronter chaque jour la vue de cette jeune fille et d'en faire l'objet d'une expérience purement scientifique. Mais, puisqu'il éprouvait une telle crainte en la regardant, Giovanni n'eût pas dû rester si près de cette créature étrange, exposé à de fréquentes rencontres auxquelles son imagination surexcitée prêtait un danger de plus. Guasconti n'était point frappé d'un amour incurable, ou du moins il n'avait point sondé la profondeur du sentiment qu'il éprouvait ; mais il avait une imagination ardente et toute la vivacité d'un tempérament méridional, qui dégénérait parfois en une véritable fièvre. Que Beatrix possédât ou non une affinité quelconque avec ces fleurs si belles et si terribles, elle ne lui en avait pas moins inoculé de tous les poisons le plus subtil et le plus perfide. Ce n'était pas précisément de l'amour qu'il éprouvait pour elle, bien que sa merveilleuse beauté la rendît bien capable d'en inspirer ; ce n'était pas non plus de l'horreur, bien qu'il soupçonnât qu'un fluide vénéneux parcourait ce beau corps ; non, c'était un produit de ces deux sentiments qui se mêlaient dans son esprit d'une façon si intime qu'il lui eût été impossible de dire lequel des deux l'emportait sur l'autre. Il ne savait ce qu'il devait craindre ni

ce qu'il devait espérer, et la crainte et l'espérance se livraient dans son cœur de cruels assauts, sans que l'une emportât sur l'autre aucun avantage. Un sentiment de joie ou de douleur peut quelquefois être salutaire, mais le terrible mélange de deux émotions si différentes doit se rapprocher de l'affreuse joie des damnés.

Giovanni essayait souvent d'éteindre la fièvre qui le minait sourdement, par des promenades dans les rues de Padoue ou des excursions dans la campagne, mais son pas, se précipitant à mesure que ses tempes battaient avec plus de violence, dégénérait bientôt en une course désordonnée, comme s'il eût essayé d'échapper par la rapidité de sa marche aux pensées qui l'obsédaient.

Un jour qu'il fuyait ainsi par la ville, il se sentit arrêté par un personnage de haute stature qui s'était placé devant lui.

– Eh ! signor Giovanni, suspendez votre course, mon jeune ami, ne me reconnaissez-vous point ? Je le comprendrais si ma figure était aussi changée que la vôtre.

C'était Baglioni, que Giovanni avait évité depuis leur dernière entrevue, dans la crainte que le professeur n'arrivât à pénétrer ses secrètes pensées. Le jeune homme essaya de rassembler ses idées, et répondit du ton d'un homme qui sort d'un songe :

– Oui, je suis Giovanni Guasconti, et vous êtes le professeur Baglioni. Maintenant permettez-moi de m'éloigner.

– Un moment, signor Giovanni Guasconti, fit le professeur en souriant et jetant sur le jeune homme un regard inquisiteur ; je fus trop longtemps l'ami de votre père pour que son fils passe auprès de moi comme un étranger dans les vieilles rues de Padoue. Arrêtez-vous, de grâce, nous avons quelques mots à échanger avant de nous séparer.

– Faites vite alors, honorable professeur, répondit Giovanni

avec une fébrile impatience, car Votre Honneur doit s'apercevoir que je suis pressé.

Comme il disait ces mots, un homme âgé, vêtu de noir, passa près d'eux, se traînant avec peine comme un malade. Sa figure pâle et maigre portait l'empreinte du travail et de la méditation. Mais, sous cette débile apparence, on voyait que le frêle vieillard cachait une âme fortement trempée. Ce personnage échangea en passant un salut froid et compassé avec le professeur, mais son œil s'attacha sur Giovanni avec une persistance presque désagréable. Cependant ce regard n'avait rien d'hostile, c'était plutôt le coup d'œil scrutateur du savant que celui d'un curieux ordinaire.

– C'est le Dr Rappaccini, dit tout bas le professeur, lorsque celui-ci se fut éloigné. Vous a-t-il déjà vu ?

– Non, pas que je sache, répondit Giovanni, tressaillant à ce nom.

– Il vous a vu ; *il faut* qu'il vous ait vu, reprit précipitamment Baglioni ; pour un dessein que j'ignore, il a fait de vous l'objet d'une étude quelconque. Je connais ce regard ! c'est bien ce coup d'œil froid et implacable qu'il jette sur un oiseau, une souris ou bien un papillon lorsque, pour accomplir quelque diabolique expérience, il empoisonne au parfum de ses fleurs un de ces petits êtres. C'est un regard profond comme la nature, mais privé de l'ardent amour que cette dernière porte à ses créatures. Signor Giovanni, je répondrais sur ma propre existence que vous êtes, à votre insu, l'objet d'une des expériences de Rappaccini !

– C'est vous qui voulez me rendre fou ! s'écria Giovanni hors de lui, et c'est là, signor professeur, une expérience de fort mauvais goût !

– Je vous répète, mon pauvre ami, que Rappaccini a jeté les yeux sur vous dans un but scientifique quelconque. Vous

êtes tombé dans des mains impitoyables, et je me tromperais fort si la signora Beatrix ne jouait pas un rôle dans ce mystère.

Mais Giovanni, trouvant intolérable l'insistance de Baglioni, s'arracha de son étreinte avant que le professeur eût songé à le retenir, et s'enfuit rapidement. Le vieux savant le regarda s'éloigner en secouant la tête avec tristesse.

– Cela ne sera pas, murmura-t-il, ce jeune homme est le fils de mon vieil ami, et je ne veux pas qu'il lui arrive un malheur dont les secrets de mon art le peuvent préserver. Il ne sera pas dit que ce misérable Rappaccini viendra pour ainsi dire arracher ce garçon d'entre mes mains pour le faire servir à ses monstrueuses expériences. Quant à sa fille, j'aurai l'œil sur elle. Peut-être, savant Rappaccini, vous ferai-je échouer au moment où vous y penserez le moins !

Cependant Giovanni, après avoir pris des rues détournées pour dépister Baglioni, était arrivé à la porte de sa demeure. Il frappa et la vieille Lisabetta vint lui ouvrir en souriant d'un air mystérieux, comme pour attirer son attention ; mais ce fut en vain, car l'exaltation du jeune homme avait fait place à une sorte de prostration morale, et il ne semblait pas voir les regards d'intelligence que lui jetait la vieille.

– Signor, dit-elle enfin à voix basse en le tirant par son manteau, signor, répéta-t-elle avec un sourire qu'elle voulut rendre aimable et qui la fit ressembler à une grotesque figure du Moyen Âge, écoutez donc, signor : cette vieille porte vermoulue est une entrée secrète qui donne accès dans le jardin.

– Que dites-vous ? s'écria Giovanni, sortant de sa rêverie ; il y a une porte secrète qui donne dans le jardin du Dr Rappaccini !

– Chut ! chut ! pas si haut, murmura Lisabetta en mettant

un doigt sur sa bouche. Oui, dans le jardin du docteur, où vous pourrez voir tant de belles fleurs. Bien des jeunes gens de Padoue m'ont offert de l'or pour pouvoir y pénétrer.

Giovanni mit un ducat dans les mains de la vieille.

— Montrez-moi le chemin, dit-il d'un ton bref.

En même temps un soupçon traversa son esprit, soupçon dû sans doute à l'entretien qu'il venait d'avoir avec Baglioni. L'entremise de la vieille Lisabetta avait peut-être quelque rapport avec l'intrigue dans laquelle le professeur supposait que Rappaccini voulait l'entraîner. Mais ce soupçon, tout en troublant Giovanni, n'eut pas assez de force pour le retenir. L'occasion était précieuse, unique même pour s'approcher de Beatrix, et il lui semblait que cette entrevue était devenue pour lui d'une nécessité absolue. Était-ce un ange ou un démon? Ce doute l'étreignait et le torturait au point que la plus affreuse certitude était encore cent fois préférable. Et cependant un nouveau doute vint encore l'assaillir. Peut-être était-il la dupe de sa propre imagination, peut-être le sentiment qu'il croyait éprouver n'était-il ni assez réel ni assez profond pour justifier la témérité avec laquelle il allait se jeter dans une entreprise dont l'issue lui était encore inconnue. Il ignorait véritablement s'il n'était point poussé par une simple fantaisie de jeune homme n'ayant rien de commun avec son cœur.

Il s'arrêta, balança s'il retournerait sur ses pas, puis, honteux de son hésitation, suivit résolument son guide au visage ridé dans un passage obscur et tortueux, au bout duquel était une porte qui s'ouvrait derrière un épais rideau de feuillage. Giovanni se fraya un passage à travers les branches qui s'entrecroisaient devant lui, et se trouva juste en face de sa fenêtre, dans le jardin du Dr Rappaccini.

Il arrive fréquemment que lorsque nos rêves les plus

extravagants se convertissent en une réalité tangible, nous nous retrouvons calmes et maîtres de nous-mêmes au milieu de circonstances dont la seule prévision nous faisait frémir de joie ou de crainte. La destinée prend ainsi plaisir à se jouer de nous. Tel était Giovanni ; chaque jour il méditait fiévreusement la possibilité d'une entrevue avec Beatrix, d'une rencontre dans son jardin, et cette seule pensée le jetait dans un trouble inexprimable. Cette mystérieuse beauté, d'un éclat tout oriental, cette rose de Sâron, ce lys des vallées, lui semblait tenir sa vie entre ses mains. Mais en ce moment il éprouvait un calme tout à fait insolite et inattendu ; il embrassa le jardin d'un regard circulaire, cherchant à découvrir Beatrix ou son père, et, n'ayant aperçu ni l'un ni l'autre, se mit tranquillement à étudier les plantes qui l'entouraient et dont la plupart lui étaient inconnues.

Soit qu'il les considérât une à une ou dans leur ensemble, leur aspect le contraria ; leur splendeur lui semblait fiévreuse, passionnée et contre nature. Il n'y en avait peut-être pas une seule dont le voyageur n'eût été effrayé en la rencontrant dans une forêt, car il eût pu croire qu'une figure étrange lui jetait du milieu du buisson un regard diabolique. La plupart semblaient le produit artificiel des espèces les plus différentes, et attestaient suffisamment, par leurs formes bizarres, qu'elles n'étaient point sorties des mains de la nature, mais qu'elles étaient plutôt dues aux caprices monstrueux de l'imagination humaine. Elles étaient sans doute le résultat d'expériences qui avaient réussi à former, par l'union adultère de deux plantes, un monstre végétal possédant le caractère sinistre et mystérieux de tout ce qui croissait dans ce jardin. C'est à peine si, au milieu de cette vaste collection, Giovanni put découvrir deux ou trois espèces qu'il connût déjà, encore appartenaient-elles aux familles les plus malfaisantes. Tandis